

rions-nous, nous ramènerait à la rivière. Le bois que nous traversions était planté d'essences feuillues et assez fourni de gibier pour nous permettre de tuer en un seul jour presque autant de pièces que nous en avions abattu pendant tout le reste du voyage. Chaque perdrix en tombant assurait le repas de deux hommes pour le soir ; aussi tous avaient-ils les oreilles et les yeux ouverts au moindre bruit qui trahissait la présence du gibier. Nous fîmes tant et si bien que huit perdrix et trois lièvres nous assurèrent amplement deux bons repas. Nous avions donc 24 heures devant nous et la confiance générale s'en accrût d'autant.

A travers mille obstacles, nous arrivons enfin au portage du bout du lac, et nous nous dépêchons dans l'espoir qu'il va nous conduire à la rivière que nous avions laissée le jour précédent. Nouvelle déception ; nous n'arrivons qu'à un second grand lac dont nous suivons cette fois la rive droite. En côtoyant le rivage nous apercevons quelques arbres coupés à la hache. C'est une pointe de quelques pieds qui a été abattue pour faciliter le relevé du lac ; en effet un jalon est encore là, enseveli il est vrai dans les broussailles, mais enfin il est là, et il indique un arpentage fait il y a dix ans. Nous avons maintenant la première indication du passage d'un blanc, mais nous ne savons encore où nous nous trouvons. Nous ne voyions pas de ligne de townships ; par conséquent ce relevé doit être un arpentage isolé, à cent milles peut-être des premières habitations ; à trois heures et demie nous arrivons à la décharge de ce second lac, que nous traversons sur une chaussée de castors. En suivant toujours le bord nous rencontrons un nouveau portage dans lequel nous nous enfonçons, comptant bien cette fois atteindre la rivière. La nuit nous surprend et nous sommes obligés de camper dans le bois. Le cuisinier contre son attente a beaucoup à faire, et la chaudière reçoit les trois perdrix et deux lièvres qui forment le repas du soir. Il est certain que si notre chasse nous approvisionnait aussi bien tous les jours, nous pourrions vivre longtemps à ce régime ; mais vienne le mauvais temps et nous ne tuons rien. L'inquiétude existe toujours.

Nous décampons le lendemain après avoir consommé le reste du gibier, et un ciel de plomb avec une pluie torrentielle jettent le découragement dans toute la troupe au moment du départ. Nous suivions toujours le portage tracé dans un ruisseau desséché, au fond d'un ravin assom-

bri par les hautes montagnes qui le bordent et le couvert épais des gros arbres. Tout-à-coup le ciel se couvrit de gros nuages qui répandirent des ténèbres profondes tout autour de nous. La pluie tombait par torrents et descendant des collines dans le ruisseau servant de portage, l'inondait complètement. Nous ne pûmes y tenir ; comme nous marchions le second à la tête de la colonne, nous nous arrêtâmes sous un gros arbre vert pour éviter le gros de l'orage. Nous vîmes tous nos porteurs passer successivement devant nous, ruisselants d'eau et de sueur, mais ne s'arrêtant pas, poussés par le besoin d'arriver et par la crainte d'être laissés en arrière. Jamais nous n'avions vu de scène plus sombre, de misère plus vraie. Le dernier de la colonne était passé, et malgré la continuité de la pluie, dont nous étions déjà trempé au reste, dépassant les retardataires, nous atteignîmes la tête de la colonne arrêtée à la berge de la rivière, que nous avions retrouvée. Pendant un mille, nous descendîmes le cours d'eau pavé de gros cailloux jusqu'à ce que nous arrivions aux eaux navigables, où nous commençâmes la construction de nouveaux radeaux.

Deux de nos sauvages, Thomas et Nicolas, étaient complètement épuisés et ne pouvaient donner un coup de hache ; il fallut donc que les cinq autres fissent à eux seuls tout l'ouvrage. Nous bâtîmes ainsi trois radeaux, dont le nôtre était le plus grand, et pour cette raison recevait quatre passagers, tandis que les deux autres n'en recevaient que trois. Pendant que nos deux sauvages étaient à la construction de notre radeau, nous avions allumé un feu sur la grève, alimenté par les copeaux, et tout en réchauffant nos membres glacés par la pluie froide, nous faisons sécher leurs paletots et le nôtre en les tendant sur des branches plantées dans le sable autour du feu. Dans l'après-midi la pluie cessa, et à deux heures, au moment du départ, nous avions à peu près séché nos vêtements en les brûlant à plusieurs endroits.

Nous nous embarquâmes, et le courant nous entraîna avec une rapidité réjouissante de plusieurs milles à l'heure. Nous descendîmes ainsi quelques rapides en luttant de vitesse et sans accident. Tout allait pour le mieux lorsqu'un grand bruit nous avertit qu'un nouvel obstacle se présentait sur notre route. C'était un rapide long et dangereux, que le premier radeau ne voulut pas descendre sans en avoir préalablement vu les difficultés. D'ailleurs Thomas et Nicolas qui montaient ce radeau, ne pou-